

# LE TEMPS DES AMATEURS

Contributions des participants aux ateliers de La Cité

Mars 2012

Je m'appelle Abdelkarim Douima, j'ai 34 ans et je suis comédien amateur, c'est-à-dire un non professionnel. Je ne suis pas artiste. Je n'ai pas étudié l'histoire de l'art, je n'ai appris aucune technique artistique. J'ai très peu lu sur le théâtre ou sur l'art en général. En somme, je suis un peu inculte. J'ai juste participé à quelques ateliers ou stages comme ça. Et on me demande de répondre ici à des questions qui sont destinées à nourrir un espace de réflexion permettant de délimiter un peu plus précisément le travail qui est fait justement ici, à la maison de théâtre, des questions pour définir un peu mieux le concept de création partagée. Ces questions sont : Qu'est-ce que je traverse dans ces expériences de création partagée ? Qu'est-ce que je viens y chercher ? Qu'est-ce que j'y trouve, qu'est-ce que j'y découvre ?

Je crois qu'il faut commencer d'abord par rappeler d'où l'on vient. C'est comme ça, je suis né en Afrique. Moi, je suis fils d'ouvrier, et pas n'importe quel ouvrier, je suis fils d'un ouvrier agricole. En plus, mon père, décédé aujourd'hui, était illettré, et ma mère l'est encore aujourd'hui. A l'âge de 12 ans, mes parents m'ont interdit d'écouter de la musique pour des raisons soit disant religieuses. Le cinéma, le théâtre, la danse, fallait même pas y penser, sortir de la maison pour aller voir un film, c'était totalement inconcevable. A 16 ans, j'ai décidé de rattraper un peu mon retard sur ce plan là, mais en matière culturelle j'avais quand même de sacrées lacunes, je partais de loin. J'ai fini par aller à l'université, pour faire du droit. Mais au sortir de mes études, il faut avouer que je n'avais toujours pas de véritable culture artistique. Alors, pourquoi, lorsque je suis venu participer à mon premier atelier ici, en 2008, pourquoi est-ce que j'ai pris le risque de m'exposer devant un public, c'est-à-dire à la face du monde, en sachant très bien que ma prestation allait manifester ostensiblement mon amateurisme, avec le risque de mettre à jour et en pleine lumière mon indigence artistique et culturelle ?

Et bien, pardonnez mon ego, mais c'est pour une raison très simple : c'est que je suis un artiste en réalité. Un artiste doté d'un grand talent. Personne ne l'a encore vraiment remarqué, personne ne le sait. Mais je suis sûr de ce que je vous dis, je suis un grand artiste. La preuve ? J'ai beaucoup souffert et je continue de beaucoup souffrir. Je ne vais pas vous raconter ici les détails de ma vie, et les raisons de mes souffrances, je vous demande juste de me croire sur parole. Mais la souffrance ne suffit pas pour être artiste. Moi, j'ai en plus la sensation ou plutôt l'intuition d'avoir vu. L'intuition d'avoir vu au cours de ces années de souffrances des choses que les autres ne peuvent pas voir. C'est quoi ces choses ? C'est trop difficile de donner une réponse précise, mais ce sont des choses que tout le monde possède en lui. Des choses universelles, mais qui n'ont été visibles que de moi, et qui me confèrent un regard singulier. Qui me donne le droit à l'expression. Je suis un artiste parce que j'ai décidé d'exprimer, en utilisant le filtre de ce prisme unique qu'est ma vision de ces choses, mon regard, de restituer du mieux que je peux, ces observations, ces sensations, ces sentiments, ces questionnements, etc... Le théâtre est simplement le médium le plus adapté à cette expression. Je sais que c'est prétentieux tout ça et un peu con aussi, mais je l'assume. Et puis d'ailleurs, aujourd'hui, il suffit juste d'aller poser un chiotte dans un musée pour créer une œuvre d'art, donc juste se poser sur des planches de théâtre suffit pour être artiste comédien. Je suis donc artiste comédien, mais ce n'est pas mon métier principal. Je ne gagne pas d'argent avec ce métier là, je suis donc artiste comédien amateur.

La question de la différence entre amateur et professionnel m'importe peu. Pour moi le spectateur n'a à pas se préoccuper de savoir si le comédien est payé ou non pour le transporter ou l'émouvoir. D'ailleurs, quand on voit un mauvais spectacle professionnel, on dit que ça fait amateur et inversement. Quand on dit par ailleurs qu'on est amateur simplement parce qu'on n'a pas fait d'école de théâtre, ça ne correspond pas à grand-chose non plus. Beaucoup de grands artistes ne sont que

des autodidactes, et moi j'en suis un de plus et ça me va très bien comme ça. Alors, qu'est-ce que je fais de cette relation amateur professionnel ? Et bien je m'en tape et je continue de subvenir à mon existence par d'autres moyens et de faire du théâtre, pour moi et pour les autres. J'emploie bien l'expression « faire du théâtre », car ici, je fais du théâtre. Je travaille ailleurs, dans une agence d'urbanisme, et ici je fais, c'est-à-dire que je pratique, je crée.

Ce qui me plaît aussi ici, c'est que le théâtre tel qu'il se pratique est proche d'un théâtre populaire, d'un théâtre qui fait appel à la participation spontanée et enthousiaste des acteurs et du public. Mais attention, on ne pratique pas pour autant une forme artistique entendue, comme si on allait à un mariage, où les rituels sont bien établis, où les invités sont de bonne volonté, où les festivités sont joyeuses sans risque de perturber qui que ce soit, où les gens se font plaisir et en sortent satisfaits et rassurés, comme après avoir passé un bon moment entre amis. Non, pas du tout. Lorsque j'ai joué ma dernière pièce ici, j'ai prévenu quelques amis et je leur ai proposé (et non demandé) de venir voir, de venir voir une pièce de théâtre et non de venir assister et participer à une fête ou un événement récréatif organisé par un copain. Et j'attendais d'eux qu'ils me disent si le spectacle les avait touchés, et comment, quitte à s'entendre dire que c'était mauvais. D'ailleurs on m'a dit plusieurs fois que c'était pas terrible, mais bon c'est le jeu. Est-ce que la critique empêche le plaisir de jouer ? Peut être, mais je ne suis pas venu là pour céder à la facilité ou ménager mon ego, au contraire. Je ne crois pas que cette forme de pratique artistique doive faire l'économie de la critique en s'adressant à un public déjà conquis. La remise en question est une nécessité pour moi... Je sais que plusieurs personnes sont venues dans cette maison avec pour motivation première le souhait de jouer dans une pièce pas trop compliquée, « juste pour le loisir », mais on leur a plutôt proposé de participer à une création collective, avec un artiste, un metteur en scène, un écrivain, ou un vidéaste. Finalement, c'est ce que les gens voulaient faire, mais ils ne le savaient pas. Si on laisse les gens dans leur petit monde, ils ne feront que ce qu'ils connaissent. Ici, le travail consiste à créer des liens, à ouvrir les imaginaires. Mais au-delà de cette exigence, de cette ouverture, qu'est ce que je fais au fond dans cette maison ? Comment je réponds au monde par ce que je fais ?

Pour moi, les expériences que j'ai pu mener m'aident beaucoup, elle répondent notamment à une quête personnelle, une quête d'identité et de sens. Cette quête est très complexe, mais disons que c'est quelque chose qui passe par l'expérimentation de la pluralité du monde. Je vous donne un exemple simple mais un peu exagéré : je connais déjà un certain nombre de choses sur moi mais est ce que je suis capable de tuer ? Moi je crois que oui. Est-ce que mon identité ne recouvre-t-elle pas un tueur qui dort pour l'instant ? Moi je crois que si. Quand au théâtre je vais jouer un assassin, mon identité éprouvera la mort. La pluralité du monde est faite par la pluralité des événements, elle est la totalité des actes que les humains peuvent commettre. Je dois ressentir cette immensité pour mieux m'identifier et me cerner dans cet océan. Non je ne suis pas un assassin, mais je sais que je peux le devenir. J'ai la sensation de la dimension intime, poétique et esthétique du mouvement par lequel je marche librement dans ce monde ou par lequel je commets un crime, un acte au travers duquel "je suis au monde". Le théâtre m'octroie la liberté d'inventer des nouvelles vies en me donnant la possibilité de me transporter en elles et de rejoindre quelque chose d'universel.

Or la création partagée, c'est un échange, c'est la rencontre entre une personne qui se prétend artiste et des amateurs. Les amateurs sont des gens qui représentent une grande diversité, parce qu'il y a à peu près 6 milliards d'amateurs sur terre. Les amateurs sont une foule immense. Je retrouve avec eux cette pluralité du monde. Dans notre activité commune, l'amateur que je côtoie, avec lequel je

participe au projet, me donne sa vision du monde, partage avec moi ses sentiments, réagit autrement que moi, il est là, innocent et sincère, sans prétention de statut, sans obsession du cachet de l'intermittence.

Avec l'artiste professionnel, qui lui a décidé d'en faire son métier pour subvenir à ses besoins, nous les amateurs, on est comme un «réseau nouveau et différent ». On n'emploie pas les mêmes moyens, on n'a pas les mêmes conditions de travail que les professionnels. On ne conçoit pas le travail avec la même hiérarchie. Notre ancrage dans le réel nous donne une dimension particulière, il confère au théâtre que l'on crée un impact inédit, il ramène l'art vers l'humanité. Et quand on me donne la possibilité de jouer, et bien je donne moi aussi quelque chose de ce que je suis. Et tous ensemble nous donnons. Et par ce geste là, notre création acquiert une beauté spécifique. Notre création elle-même se donne aux spectateurs, comme une restitution de ce que les spectateurs possèdent déjà, comme une réinvention commune et réciproque de nos vies.

**Abdelkarim Douima**

Notes, brut de décoffrage, prises sur un carnet.

Pourquoi avoir suivi un atelier de théâtre ? Qu'est-ce qu'on a traversé ?

Il y a à dire, il va sans dire !

Pourquoi cet atelier, cette année là, puis la suivante, pourquoi en ce lieu ?

Déjà, pourquoi un atelier de théâtre ? Ca c'est simple, cela fait partie de ma vie, depuis quasi-toujours. Et cette année-là cela faisait 3-4 ans que je n'en faisais plus, je m'étais pris la claque de la réalité réelle dans la gueule : en faire un métier là maintenant ? Non.

Alors ces années de vide, enfin vide, faut pas abuser non plus... sans atelier quoi, j'ai eu le temps, ma pensée a eu le temps de faire la part des choses. J'ai voulu en refaire, retrouver le « groupe », les caractères, les personnalités qui tendent ensemble vers une sorte de truc machin chose que l'on appelle spectacle, représentation. Coûte que coûte on y va, soudé ou moins soudé, mais le but, l'objectif, on l'a : se mettre face à face avec les autres, spectateurs, public. Souvent amis ou familles des uns et des autres d'ailleurs.

Retrouver la voix dans l'espace, un lieu, entendre sa résonance au fond de moi jusqu'au fond du plafond, sentir les gestes qui disent plus que les mots, les mouvements de nos corps ensemble. Nos corps sont si malmenés en cette drôle d'époque !

Et pis je ne sais où, comment, mail, fly, bouche à l'oreille, j'ai su, j'ai lu : « atelier de création à partir d'écritures du réel » (what ?) « interview, récits de vie » (ok) ;

Ok, à ce moment de ma fucking life (genre 2008), le documentaire me parle plus que la fiction, les documentaires radiophoniques me parlent plus que les lectures, j'ai besoin de sentir les pensées, les gestes, les coups de gueule, les coups d'espoir de tous ces êtres humains qui vivent la ville, la vie ; ceux que je croise dans la rue, dans le bus, mes voisins...

« S'adresse à des personnes ayant déjà une expérience du théâtre et souhaitant s'engager dans un atelier de recherche. »

Yes yes yes, ras le bol, pourquoi dans les cours de flamenco y'a des niveaux et dans les cours de théâtre rarement ? ras le bol de m'énerver toute seule, parce que je sais pas, mais vraiment, je le sens parfois comme une agression : les mauvais placements sur le plateau, les dos publics inassumés, les répliques désincarnées,

ça me brise. Bien sûr, j'exagère, mais y'a du vrai.

« Ecrivez une lettre expliquant vos motivations... »

Emballé c'est pesé, lettre écrite au soleil, à un café du Cours Ju, expédiée.

Première soirée, réunion.

Et c'était parti, c'était énorme, un groupe, un vrai, qui se constitue assez rapidement et se soude, malgré les âges, les vies, les caractères bien bien différents. Et ça c'est bon !

Et le plaisir revient, mais juste le plaisir, plus de pression de me dire d'en faire un métier ou pas, non, juste le plaisir de faire claquer les mots, de bouger les popotins tous ensemble, bien ensemble, sur des chorés qu'on enchaîne à la volée, à l'envie impromptue, improvisée de chacun, notre échauffement quotidien. Ajouté au pain quotidien, tout est parfait !

Ce que j'ai traversé ?

Mon corps, ma voix, mes fucking pensées, mes blagues à la con, mon caractère en grand huit, l'ajustement de tout ça au groupe, aux autres, au metteur en scène, metteur en phase.

Il met nos corps, nos textes récoltés de ci de là, par nous, par lui, ses écrits, dans l'espace scène. Tel mot tu le fais claquer là avec tel geste, ou non, essaie sans le geste. Oui, on garde ta proposition, cette intention avec ce regard. Bon, on reprend à zéro, oublie tout et on voit ce que ça donne.

Et on teste, et on joue, et on rêve, et on y croit plus, et on est plus d'accord.... Allez, on lâche pas, y'a du bon, y'a des choses, on continue,

c'est reparti !

Et ça fait du bien putain, ça fait du bien !

Notes prises le soir même, le lendemain, le surlendemain... ?

Avoir des textes qui traînent dans le sac, à apprendre dans les métros, en marchant, dans un bar le soir, un café terrasse de midi, dans son lit.

Avoir l'impression d'exister, d'être utile à quelque chose quoi

en fait je sais pas trop.

Ce qui est sûr c'est que tu existes là avec ces mots en tête que tu dois connaître par cœur et par corps, jusqu'à la moelle, jusqu'à le ressortir, le faire sonner à souhait le grand soir venu, sous les lights. Ou de noir, ou de dos.

Faire marrer les copains avec des jeux de mots à la con, jusqu'à se prendre les pieds dans son propre « je ». Un week-end de répét, dans un autre lieu, notre maître en scène nous montre « Le bal » d'Ettore Scola.

- Putain, mais non, on ne travaillait même pas encore sur la thématique de la mort « Prof-élèves » !

Je croyais tout à l'heure en y repensant, en évoquant cet épisode avec un camarade, mais non, même pas. Ça aurait pu avoir un lien pourtant.

Parce que moi je leur sors tout de go : Scola c'est l'école, ok, mais Ettore, ça veut dire quoi ? Bal ? Donc le bal de l'école ? L'école du bal ? Ca veut dire quoi exactement ?

Depuis, à 31 ans, alors que je bosse dans le spectacle, la formation professionnelle continue comme on dit, j'ai découvert « ça » :

« (...) entre celui qui va payer une entrée dans un théâtre, s'asseoir, écouter et rentrer chez lui, et celui qui s'inscrit dans un cours ou rejoint une compagnie, pour « faire » du théâtre, on ne parle plus de la même chose. Le degré d'implication, de mise en danger, la décision de raconter devant d'autres sont – du point de vue du rapport au théâtre – infiniment supérieurs. » Franck Lepage in *Cassandre*

J'ai repensé à l'intervention d'une dame la dernière fois où je suis venue à cet « Atelier réflexion », qui disait en préambule de son intervention qu'elle n'était pas d'accord avec les termes « amateurs » et « professionnels », à ce moment j'ai pensé : « Oh le vieux style ! » à la Winnie de Beckett. Et puis je me suis repentie, j'ai compris qu'il y avait un pan de l'histoire qui me manquait, il me manquait « ça » :

« Pour disqualifier toute notion de pratique par le peuple, on le qualifiera « d'amateur » par opposition à « professionnel ». L'institution prendra ombrage de ce que le théâtre amateur fabrique peu de public pour le théâtre professionnel, et pour cause ! Tout ce que le théâtre public a sécrété d'esthétique officielle, est depuis longtemps moins intéressant que mille aventures qui se lovent dans l'espace subversif de la pratique théâtrale par un peuple qui ne se soucie pas de faire de l'Art. » Franck Lepage in *Cassandre*.

**Anaïs Enon**

Pourquoi est-ce que je pratique le théâtre ?

Pour sentir le souffle chaud du public sur ma nuque. Pour voir exister des moments de grâce. Pour me sentir exister. Pour boire des coups après l'effort. Par narcissisme. Pour devenir célèbre. Par un obscur besoin d'affirmation non encore analysé. Parce que je suis parfois un peu perdu dans la vie ? Pour essayer de faire le geste juste. Parce que pour moi c'est une évidence. Liste non exhaustive.

Ce qui m'a plu dans cette maison, c'est, je crois, cette passion que je partage avec les artistes qui travaillent ici pour la «force dramatique» du réel qui nous entoure, moi à travers mon boulot de journaliste, eux en tant qu'hommes de théâtre. Un réel, on l'a bien compris, qui n'a pas besoin d'être extraordinaire pour intéresser, questionner. Et ce qui est passionnant justement, c'est de l'amener sur scène ce petit bout de réalité qui nous fascine, de le faire exister dans toute sa dimension poétique. Tout en conservant son aspect brut, sa matière première. Cette part que l'on ne maîtrise pas et que l'on ne cèdera jamais totalement. Seule la réalité nous amène sur des chemins insoupçonnables. Alors que l'on croit que le fil va se dérouler, il s'entortille en route et bifurque ailleurs. Là où règnent les contradictions qui s'accordent. Là où nos certitudes s'effritent. Où le mot «vie» prend tout son sens. C'est pour ça qu'il est, à mon sens, important de faire en sorte que les choses s'imposent d'elles mêmes sur scène, que l'on laisse ce réel nous guider. Et que l'on n'ait pas peur de se perdre un peu aussi. C'est le sens du mot recherche, je crois.

Et puis, je pense que cette réalité qu'on va amener sur scène, c'est aussi celle qu'on ne voit pas. Celle des gens qui nous entourent et qui tracent leur route, comme tout le monde... Montrer aux gens un petit bout des autres, c'est aussi forcément leur montrer un petit bout d'eux même. C'est leur permettre de communiquer, de comprendre qu'ils ne sont pas seuls. Une fonction sociale du théâtre ? Peut-être.

Ensuite, s'agissant de ma pratique en tant qu'amateur, ce que j'apprécie, c'est qu'ici, je n'ai pas senti la distance qui sépare partout ailleurs l'amateur justement, du professionnel. Ici, on est là pour faire ensemble, chacun dans son rôle mais sans hiérarchie, sans rapport de maître à élève, voire de client à prestataire. Et c'est ça aussi qui permet d'aller dans des territoires inconnus. De se respecter comme tel. D'arriver à se faire confiance.

Enfin, il y a ce qui passe humainement ici et qui ne se décrit pas, ne se raconte pas, ne se trahit pas. Ne se commande pas non plus. Et ça, je me rends compte que c'est aussi important que le reste.

**Lionel Dian**



Je viens d'une famille franco-algérienne, pratiquante. Je ne suis pas très instruit. Je suis le seul de la famille qui fait du théâtre et qui s'intéresse au spectacle. Cela est dû à mon enfance. Je ne suis pas vraiment instruit sur la culture générale, mais j'ai un désir brûlant d'apprendre des choses. J'aime apprendre. Je ne me trouve pas intelligent, mais j'aime les gens intelligents avec qui je peux apprendre. Le théâtre pour moi c'est mon école. C'est là où je me révèle le plus. C'est une forme de liberté artistique où je me sens libre de m'exprimer, quand je me le permets. La vie c'est comme le théâtre, c'est une école même, c'est l'essence d'une comédie.

Je viens de trouver un emploi en tant qu'intérimaire dans la Savonnerie du midi. J'ai pensé d'emblée que c'était juste un emploi d'été. L'ambiance est chaleureuse, du moins autant que je puisse en juger, mais je reste sur mes gardes, à la fois je suis distant et taciturne. Certains employés fument, rigolent, chantent, et se critiquent alors beaucoup, sans m'épargner leur vulgarité. Moi je reste moi-même, réservé, poli et respectueux. Parfois le boulot est dur, une machine qui fait un bruit terrible à vous vriller les tympans. Je le conserve cet emploi parce que j'en ai besoin, faut bien gagner sa vie, mais ce n'est pas ma passion, faut être honnête. Ma vraie passion fait rejaillir mon cœur, c'est la lumière qui m'éclaire quand je pense au théâtre. C'est dans cette maison de théâtre que je me sens le mieux, sans prétention, j'y pense quand je suis au travail. C'est un peu ma deuxième maison. A la savonnerie, personne ne sait que je fais du théâtre. Cela ne concerne nulle personne. Je préfère garder cela pour moi. Au boulot, je discute avec mes potes, certains me font des confidences, je suis toujours là à les écouter, me raconter des bribes de leurs vies. Cela fait partie de la vie en société. Moi je ne répète rien, je les écoute très attentivement. Je dois sûrement leur inspirer confiance (la confiance se révèle, ne se gagne pas, pensais-je).

Le patron dit que je suis travailleur et sérieux, s'il le dit cela doit être vrai. Mais ma passion du spectacle dans le théâtre, me pousse encore plus, sans doute une petite voix intérieure me dit de continuer dans cette voie qu'est le théâtre, peut-être une bonne étoile, on a tous une bonne étoile.

**Houcine Hemahni**

### **Ce que je traverse (1<sup>ère</sup> partie)**

Ici, je ne traverse pas, j'ai plutôt l'impression d'être traversé par des émotions, des questions, des images, des rencontres. Je me sens comme une éponge et en moi se déposent par couches successives les expériences vécues. C'est ce mille-feuille fragile et complexe qui me nourrit depuis que je suis entré pour la première fois dans cette maison. C'est un lieu où je suis questionné en tant qu'individu d'une société. Et c'est ce questionnement qui me construit, c'est dans ce questionnement que j'existe. Je suis sollicité non comme un spectateur de théâtre, non comme un « comédien d'atelier » mais comme un être hybride, un individu à part entière potentiellement capable de créer, de voir, de discuter, d'agir, d'exister.

Je ne prétends pas être un artiste. Je me sens plutôt l'âme d'un voleur, je viens prendre des expériences et rencontrer des individus avant de partir ailleurs un jour. C'est un geste égoïste. Je me situe dans les interstices, ni spectateur, ni amateur, ni professionnel. Je suis juste un individu qui vient se mettre à un endroit où la vie se questionne, où la société s'interroge.

### **Ce que je traverse (2<sup>ème</sup> partie)**

Je souhaitais participer à la réflexion professionnels/amateurs, j'ai décidé de prendre le chemin de l'histoire. Je suis à la Maison de théâtre depuis maintenant presque trois ans et je trouve que c'est une grande coïncidence que la Maison se trouve en face de l'église des Dominicains. Le théâtre, par son histoire, a des similitudes importantes avec la religion. Tout d'abord, le théâtre est né au sein de la religion dans l'Antiquité. Les Dyonisies qui sont des fêtes religieuses et civiques en l'honneur de Dyonisos en Grèce donnent naissance à la tragédie. Lié intimement à un phénomène religieux et civique, le théâtre était alors éminemment communautaire. Y participer était un devoir civique de la première importance pour la cohésion sociale d'une cité. Même les prisonniers étaient libérés pour y « participer ». Lors de ces fêtes, la « participation » de tous était nécessaire. Les citoyens avaient un rôle concret et fondamental, que ce soit dans les processions, cortèges et libations organisés dans la cité en l'honneur de Dyonisos, en assistant aux concours de dithyrambes (ancêtre de la tragédie), dans le chœur formé de citoyens, dans le jury tiré au sort qui devait désigner le poète gagnant du concours. Dans ces origines, le théâtre est un geste communautaire, civique et participatif.

La religion s'est ensuite progressivement séparée du théâtre. Mais, chacun de son côté, a suivi une même évolution. Ils se sont professionnalisés, institutionnalisés et, en même temps, coupés d'une grande partie du corps social. Du côté de la religion chrétienne, le contact avec le texte sacré et le divin sont devenus au Moyen-Age le monopole d'un ensemble de professionnels que l'on a appelé les clercs ou religieux. Ils sont restés les maîtres du jeu tant que les textes sacrés restaient en latin. Dans le théâtre, le métier de comédien, de metteur en scène, se sont professionnalisés et le théâtre s'est institutionnalisé. De ce fait, l'acte créatif comme l'acte de foi se sont dotés d'intermédiaires professionnels avec, pour conséquence fondamentale, la division de la société entre une minorité active et compétente et une majorité au mieux spectatrice, au pire indifférente.

Un autre point commun entre théâtre et religion, c'est le mépris et parfois la haine qui peut exister entre les deux mondes. En religion, les clercs gonflés d'orgueil n'éprouvaient au Moyen-Age que mépris pour les laïcs « illettrés », étrangers à la culture savante et certains laïcs pouvaient aller jusqu'à haïr cette élite

autoproclamée du savoir et de la foi. De la même manière, on peut retrouver cela dans le regard des professionnels sur les amateurs théâtre, le mot « d'atelier » a parfois une connotation péjorative et si vous ajoutez le mot d'« amateur », c'est pire.

Dans le domaine de la religion, cette séparation provoquera des mouvements de contestation de la part de laïcs souvent qualifiés d'hérétiques par l'establishment religieux. C'est le cas du Valdésisme au XIII<sup>ème</sup> siècle. La Réforme protestante, en favorisant la traduction de la Bible en langue vulgaire, s'inscrit aussi dans cette critique d'une séparation entre une élite qui sait et une masse qui écoute.

Et pourtant, il nous faut nous inspirer de ces mouvements de réformes.

Nous sommes des protestants du théâtre, nous nous immisçons dans cet espace intermédiaire entre le monde professionnel et le reste du corps social, nous sommes la « mauvaise herbe » qui pousse dans ces espaces d'entre deux de notre société cloisonnée. Nous voulons le feu sacré mais ce n'est pas pour sauver l'humanité ou la société mais pour nous sauver nous-mêmes. Nous voulons nous approprier le geste de création, non pas parce que nous pouvons faire aussi bien que les professionnels, ce n'est pas la question. Mais surtout parce que l'acte de création nous donne à réfléchir, nous oblige à ouvrir les yeux, nous force à nous livrer, à regarder au cœur de l'humain, à nous confronter à l'autre et tout simplement à exister.

**Faycal Benzine**

Je suis un créateur. Oui ! Je crée. Je crée pour la simple et bonne raison que je suis éducateur.

L'objet de ma création ? L'Autre. Je crée l'Autre à mon image. L'Autre, le fou, le malade, le misérable, le souffrant...l'étrange et l'étranger. Oui ! Je crée l'Autre à mon image. L'Autre, le difforme... Je le forme et le conforme.

Aujourd'hui, j'en ai assez ! J'en ai assez de dire à l'Autre ce qu'il doit être.

Aujourd'hui, j'ai juste envie de raconter cet Autre tel qu'il est...

Dire cet Autre...cette Altérité...cette Humanité

... et cette maison me semble être l'endroit indiqué. Ici, quand tu arrives, on te salue et là...tu existes. Alors, venir raconter l'Autre dans un endroit où j'existe, c'est peut-être inverser le processus, c'est peut-être me créer à travers l'Autre...

C'est peut-être, avant toute chose, me rencontrer

...dans cette maison aux allures de fondations. Les fondations, c'est la promesse que quelque chose va émerger sans rien dire de la hauteur des murs, du nombre de fenêtres, de la couleur des volets. Moi, je veux bien être un volet...bleu par exemple.

Pourquoi bleu ? Parce que je suis dans un théâtre...

Et à ce titre...je peux tout imaginer

**Laurent Rigaud**

Vendredi 24 juin 2011, cette fois c'est la représentation. Sans doute un peu le trac car juste avant problèmes digestifs... Pendant la représentation, par contre, aucun trac. En fait, j'ai complètement oublié le public, même si je voyais les copains spectateurs au premier rang. Je jouais avec le groupe, je m'amusais. J'ai ressenti très fort à ce moment-là la cohérence, la bienveillance du groupe, l'envie d'être ensemble et de s'amuser, de se faire plaisir ensemble. Accessoirement, il y avait des spectateurs... mais bof ! Pas important !

D'où vient la force de ce groupe, capable de faire dépasser à chacun ses limites, ses inhibitions ? La convivialité ? C'est sûr, elle y est pour quelque chose, mais elle ne suffit pas pour nous donner ces ailes.

Séance d'atelier :

- Vous allez faire une déclaration d'amour... les iguanes... un slow très tendre... le ver de terre... un aveu en langue imaginaire... Qui y va ?

- Quoi ? Ca va pas ! C'est pas possible... J'y arriverais jamais... Mais qu'est-ce que je fous là ? Mais qu'est-ce qui m'a pris de venir à cet atelier !

Long silence...

- Puisqu'il faut y aller, mieux vaut le faire tout de suite, au lieu de périr d'angoisse en attendant. Je suis en train de ronronner là ! Je vais pas rester tanquée sur les fauteuils un week-end entier ! Je suis venue là pour me surprendre, par appétit de la vie. Mais où est passé mon appétit ? Allez, je peux peut-être essayer, ça mange pas de pain...

Mince il y va ! ... Eh ! Eh ! Pas mal ce qu'il fait ! Bravo !

Allez, cette fois, j'attends plus, je me jette. Et me voilà seule sur le plateau avant d'avoir pu dire ouf ! Moi, la taiseuse, je suis en train de faire le robinet à paroles. Les mots sortent tout seuls, me dépassent, j'ai du mal à les arrêter maintenant. Et les autres écoutent, émus. Des rires se déclenchent. Mince, moi aussi j'ai envie de rire maintenant !

La chaleur entre nous est là et bien là : on a gagné ensemble.

Partager avec des personnes que je n'aurais sans doute jamais eu l'occasion de rencontrer ailleurs, si différents de moi et pourtant devenus si proches peu à peu au cours de l'atelier.

Partager nos rires, nos angoisses, nos émotions, nos erreurs, notre curiosité, notre sueur, notre satisfaction, et s'apercevoir qu'on peut créer ainsi quelque chose ensemble. La création partagée, c'est elle, oui, qui réussit à nous emmener bien au delà de nos horizons individuels.

**Odile Schneider**

Il est 19h et je m'installe devant mon ordi avec FIP en fond sonore et un petit verre de vin ; ça y est je suis opérationnelle! Je vais essayer de vous expliquer mon lien avec le théâtre, cette maison et, entre les lignes, je pense que vous aurez un petit aperçu de la personne que je suis.

J'ai grandi dans les Hautes-Alpes, à Baratier, petit village fier de ses traditions, d'ailleurs la devise est « pauvres mais fiers et bons cœur ».

Je suis la fille d'un technicien agricole (fils de maréchal ferrant) et d'une mère qui travaillait dans une agence immobilière (issue elle même d'une famille agricole).

Mes parents ne m'ont pas transmis directement mon goût pour le théâtre. La culture n'était pas trop présente à la maison. Mais les valeurs de la terre qu'ils m'ont transmises m'ont un peu amenée au théâtre...

Dans la vallée de l'Embrunais, le patois n'est plus une langue parlée mais les anciens accordaient beaucoup d'importance à la transmettre aux jeunes. C'est ainsi que je me suis retrouvée sur une scène pour la première fois. Nous mettions en scène la pastorale en patois. Ensuite, nous inventions des sketches entre enfants et nous demandions aux anciens de nous les traduire en langue patoisanne. Nous nous entraînions à répéter le texte avec la bonne prononciation autour du poêle dans le garage communal qui se transformait en théâtre pour cette occasion. Je me souviens des nombreux fou rires, de cette exaltation que je ressentais avant de monter sur scène et des nombreuses bêtises enfantines que je faisais dans cet état ! Je me souviens de cette boule au ventre aussi. Je regarde ces moments de partage et d'échange avec mes yeux pétillants de petite fille timide et aujourd'hui je me dis que c'était des moments forts de mon enfance.

Etudiante infirmière, je suis allée au Sénégal dans le cadre de la prévention du paludisme. La rencontre avec l'infirmier et sa famille qui m'ont accueillie, les patients à travers le soin, a été une expérience formidable pour rencontrer une autre culture.

Pour retrouver cette sensation, je me suis inscrite à un cours de théâtre en anglais. Ca n'a pas été très concluant que ce soit pour l'anglais ou pour le théâtre car mes horaires de travail ne me permettaient pas de m'inscrire dans la régularité.

S'inscrire dans la régularité c'est important pour écouter ce que transmet le metteur en scène, le réentendre avec d'autres mots, échanger avec lui et avec le groupe. Cela permet de s'imprégner individuellement et ainsi, au niveau du groupe de travailler une certaine homogénéité tout en respectant la nature de chacun. Alors si avec le théâtre on donne à voir, le théâtre donne aussi à écouter.

Et puis au théâtre, il y a la rencontre autour d'un projet commun.

J'aime l'idée qu'au carrefour de vie de plusieurs personnes avec chacune son trajet, nous nous investissons pour un projet qui fasse écho à chacun pour véhiculer un message, dire une émotion, porter un témoignage.

Le théâtre c'est aussi la rencontre de soi. Se rencontrer sous un nouveau regard.

J'aime toutes ces sensations corporelles que se soit cette pointe d'adrénaline, cet instant de fébrilité, ce sentiment de fierté, je vous l'avoue, de faire état avec mes acolytes de cette parenthèse de vie qu'est l'atelier.

Je suis infirmière dans le domaine de la santé mentale.

J'accompagne avec mes collègues des adolescents en souffrance et leurs parents qui vivent dans les quartiers nord et en centre ville.

Travailler dans le soin est une rencontre singulière avec l'autre à chaque consultation, mais aussi avec soi-même. Avec mon trajet de vie, je rencontre une personne avec son trajet de vie dans un moment de crise, de rupture...

Avec l'ado tu ne peux pas tricher, tu ne peux pas être faux, tu dois être sincère, authentique dans ta position de soignant et donc d'individu. Être sincère avec soi et avec l'autre est le seul moyen d'être dans le juste pour créer une relation de soin.

Un jour, je passe devant cette maison de théâtre et je vois l'intitulé d'un atelier qui me fait résonance : « le je dans le théâtre ».

Je rentre, je m'inscris.

Je ne savais pas trop ce que j'allais y trouver. Je me souviens d'une matinée entière où nous discutons avec le directeur, il nous explique les écritures du réel.

Je vous dirais que je me suis bien dit quand est-ce que je vais vivre quelque chose sur l'espace de la scène ... mais ce moment était nécessaire pour comprendre ma place, la place de chacun sur scène et dans son lien au monde.

Je découvre alors le jeu attendu, le vrai « jeu » c'est le « je » juste.

Être là présent dans cet espace qu'est la scène avec la personne singulière que je suis, mon trajet de vie qui me constitue et qui me donne un regard sur le monde qui m'est propre et m'amène à éprouver l'espace de la scène.

La notion de trajet, parcours de vie est présente dans ma vie personnelle mais aussi professionnelle pour penser mon lien à l'autre, au monde également pour montrer à l'autre que sa parole peut lui permettre de penser son trajet, son parcours et de fait son lien à l'autre, au monde...

Je pense que c'est cela qui m'a attirée dans cette maison, la place donnée à chacun dans son ressenti au monde.

Professionnels, amateurs nous habitons le monde, nous habitons la scène de cette maison pour dire ce que l'on voit, nous révolte, ce à quoi on croit dans ce monde.

Je peux dire qu'ici à plus d'une reprise, j'ai été bousculée.

Mais c'est ce qui est bon, se heurter à ses limites...les dépasser...c'est une bonne sensation, une satisfaction immense, un horizon, une bouffée d'air, comme lorsqu'on arrive au sommet d'une montagne.

Je me souviens d'un jour où je devais balancer de manière violente un sac et le taper de toute mes forces près de Xavier...ça n'a pas été facile pour moi de me foutre en colère, de crier de toute mes forces. Au début le cri que je sortais était à peine audible...le metteur en scène avait senti que je pouvais le faire, exploser, me mettre en colère ; chose que je ne mettais jamais trop permis dans la vie...Je trouve intéressant le vécu de la scène et les parallèles des éprouvés que l'on peut faire avec la vie.

Une fois, j'avais vu à la cité une pièce sur les ados et leur liens aux adultes, leur rapport au monde...c'était vrai, juste... la spectatrice que j'étais avait été interpellée, comme l'adulte que je suis qui travaille avec les ados, et l'ado que j'étais..

La dimension réelle, la résonance entre la vie et les mises en scène font que j'aime ce lieu.

Le week-end dernier l'atelier « ivresse de la parole » a été rempli de ressentis, d'émotions que ce soit dans le rapport de chacun au corps, à la parole, à l'écriture...ressentis à éprouver ce qui était important pour faire grandir l'écho sur nous et je pense le public.

Mais ce qui a été intéressant à observer pour moi c'est que j'ai un peu laissé tomber ce regard sévère sur moi et mes écrits. Alors je m'interroge sur la dimension ludique du théâtre qui m'amène à grandir, me dépasser, porter une parole vraie.

Je me revois enfant, je revois la dimension du jeu, les rires, le partage, l'échange, la transmission...et aujourd'hui je retrouve cette dimension de l'enfance dans l'adulte que je suis.

Je m'amuse, j'apprends et je découvre le monde, ses habitants et moi-même à travers le théâtre du réel.

**Marie Bernard**



Je suis ici parce que l'on m'a invité..... J'ai esquivé deux fois, toujours pour cette même foutue question de légitimité....par fuite, par évitement, par peur, reculant le moment où j'allais prendre mon stylo pour convoquer ma trajectoire personnelle et mon amour pour la recherche créative de formes nouvelles...

Je viens d'un milieu modeste où le théâtre n'était jamais évoqué, où la télévision était souvent allumée...

Et un jour naissance du désir de faire du théâtre, je me lance et là ce fut une grande traversée émotionnelle fondatrice de mon identité actuelle....puis une fatigue, un essoufflement, un épuisement, une rupture...une envie de rencontrer un métier porteurs de réalités sociales plus crues celui d'éducatrice et là ce fut un grand voyage et une invitation à regarder le monde dans sa douleur, dans sa cruauté, dans sa beauté...une quête d'humanité...

Plic, ploc, plic, ploc, plic, ploc.....

Une envie viscérale et furieuse de continuer à chercher une forme un peu hybride d'existence professionnelle et personnelle....

Mais comment faire? Où aller? Vers qui? Où chercher?

Et un jour BAM ! Rencontre avec La Maison théâtre, lieu d'expérimentation, de recherche, de travail, de création partagée qui m'invite à porter ma voix, mon regard....sans aucune nécessité d'être professionnelle du monde de la culture et de l'art, aucune demande de technicité dans ce domaine précis, mais juste se ramener avec son récit de vie savoir en lui même et l'envie de croiser des regards, des horizons multiples, des hommes, des femmes en mouvement désireux de chercher aussi ces délicates frontières, de réfléchir à la création, aux transformations du monde....

Je vis, je respire, je ressens, je regarde, j'éprouve, j'incarne, j'imagine, j'invente, je marche, je tombe, je me relève, je voyage, je rencontre, je cherche, je me fatigue....je me renouvelle, je me transforme, je me réinvente, j'essaye...je vis. Je suis légitime dans ma parole et mon ressenti.

Le théâtre m'a bouleversée, m'a émancipée, m'a déplacée, m'a terriblement inspirée.... nous nous sommes quittés... le trouvant parfois trop cloisonné. La Maison théâtre m'a à nouveau inspirée... j'ai envie de vous rencontrer.

**Anaïs Faucher**

De trouvailles en retrouvailles

Il s'agit d'avancer, pas à pas. Seule sur le plateau. Entendre le bruit de chaque pas sur le plancher de la scène. Voyez comme elle avance, lentement. Elle s'écoute ; elle s'écoute comme une toute première fois. Elle fait le lien entre ce bruit et son propre mouvement ; elle saisit ce lien, cette proximité comme elle ne l'a jamais fait auparavant. C'est « son » bruit.

C'est son bruit de pas en résonance avec la pièce et les autres camarades qui s'y trouvent.

Elle marche lentement voyez ; c'est important. Et le temps se déploie d'une manière toute particulière. De ses pieds à ses mains, son corps tout entier et maintenant, la scène toute entière, est imprégnée de son temps.

La voilà qui avance désormais. Ce n'est pas simple que d'avancer vers ce public présent. Elle peut facilement entendre les battements de son cœur, sentir sa gorge se nouer, la chaleur monter. Maintenant, il s'agit de lever les yeux restés jusque là cloués au sol et de les regarder un à un. Une respiration s'impose, profonde la respiration. Les yeux se lèvent en balbutiant. La tension monte, monte, et monte encore. Le temps se fait long, très long ; trop long. Le malaise est palpable, les signes peu contrôlables. Monte la tension, monte. Monte jusqu'à céder. Relâche le corps et reste.

Reste dans cet espace-temps apprivoisé, trouvé ; cet espace sensible où son corps, son temps, son lieu viennent d'être entièrement habités, animés. De ce lieu où je suis présente à moi-même et aux autres, je peux désormais commencer.

Intitulé de mon premier atelier de théâtre : « Quelque chose de moi au théâtre ». Voilà par où ça a commencé. Voilà par où ça a recommencé.

Mon histoire avec le théâtre est une histoire de retrouvaille, de quête. Il s'agit pour moi d'un ressaisissement, d'une reconquête de cette part distancée de moi-même. Je pense à cet espace-temps propre, singulier et cette aire de jeu, de plaisir, d'improvisations et de spontanéité. Quête ou reconquête souvent laborieuse, faite de temps d'errance, d'inhibitions et de malaises.

Comment faire de cette proposition de jeu une occasion unique de renouer avec cette part vive de moi-même ? Laisser la proposition entrer en résonance avec des images, des souvenirs, des pensées sans que le regard de cet autre spectateur ne vienne entraver le processus. Car avant tout, il s'agit pour moi de m'autoriser à être avec ce « quelque chose de moi, au théâtre » - démarche engagée et engageante - à faire avec ce que je suis et non ce que l'on pourrait attendre de moi en terme de performance théâtrale notamment. Je lâche, je lâche l'idée de performance, d'exigence, de conditionnement quand je retrouve cet espace-temps qui est le mien et qui me rend, lors des rares occasions où je l'habite vraiment, tellement plus présente à moi-même et aux autres, tellement plus vivante.

Et l'autre au théâtre.

Le visage de mon camarade. Et même, son corps tout entier. En branle. Pas simplement en mouvement, j'ai dit en branle. Hors de contrôle, le voilà à exprimer tout entier son mécontentement d'avoir à faire, à dire à l'inverse de ses propres convictions. C'est du jeu étais-je prête à lui dire, mon ami, c'est du jeu ! Mais la part subjective en jeu elle aussi est à respecter et à accueillir dans ces moments là plutôt qu'à être déniée, entièrement déniée. J'étais prête aussi à lui dire combien j'étais contente, moi,

de le voir s'exprimer ainsi sans la contenance habituelle et inconditionnelle. Surprise moi-aussi, et devant cette image d'un corps gesticulant, hors de lui pendant un bref moment, aux paroles volontairement incriminatrices et révoltées ; j'en restais satisfaite et contente. Jamais je ne l'avais entendu dans cette vérité-là à laquelle je n'accédais pas entièrement, mais à laquelle en tant que camarade de théâtre, j'étais conviée. Difficile de lui dire alors combien son malaise était précieux à mes yeux, combien je le découvrais d'avantage dans le sens de plus vraiment.

**Stéphanie Bafcop**